

NOTE D'INTENTION

Nalini Menamkat

Foi, Amour, Espérance. Ce sont là les trois vertus théologiques du christianisme, exposées notamment dans l'Épître de Saint Paul aux Corinthiens (13, 1-13), qui marquent la présence du divin en l'homme.

Dans la pièce de Horvath, ces trois mots, qui expriment les aspirations à une vie meilleure, sont constamment démentis par les intérêts divergents des personnages en présence. Dans l'Allemagne des années 30 qui voit la montée des idéologies, Horvath perçoit la difficulté de rassembler la société autour d'une utopie ou d'un intérêt commun. Dans cette petite danse de mort, il porte un regard critique sur une société dont l'angoisse est palpable. L'absence de lien social semble résulter d'une inquiétude diffuse qui se cache derrière la façade, qui grandit derrière les volets, les guichets de l'administration, le coup de marteau du juge. Il y a partout cette peur d'échouer, de perdre son travail, son statut sociale. De manière à la fois sensible et drôle, la pièce nous donne à voir cette paralysie des rapports humains. La foi, l'amour et l'espérance animent la jeune Elisabeth qui, malgré la difficulté à trouver son autonomie, décide de se battre. Dans une société qui n'autorise aucun faux pas à ceux qui n'ont que peu ou pas de ressources, la loi, au lieu de régler le bon fonctionnement des rapports humains, protège les intérêts de certains et achève d'exclure les autres. Ce n'est pas un grand malheur qui s'abat sur Elisabeth mais une petite usure qui ronge ses idéaux. Et lorsque ses aspirations se réduisent comme une peau de chagrin, le désir d'une vie meilleure frôle dangereusement le désespoir.

J'ai choisi cette pièce de Horvath parce qu'elle est révélatrice de la condition moderne qui voit s'effriter la fonction régulatrice de la religion et de l'Etat. L'homme s'adapte à ces nouvelles conditions d'existence où le pouvoir de l'individu, qui devrait aller de pair avec la responsabilité et le courage de « penser par son propre entendement »¹, devient centrale. Foi Amour Espérance fait écho, par antiphrase, à ce que Max Weber² nomme « le désenchantement du monde » qui culmine dans les sociétés rationalisées et réglées par la bureaucratie.

En travaillant sur ce texte, je me suis demandé comment raconter cette histoire aujourd'hui. Même si la crise économique et la montée des extrémismes de 1933 trouvent un écho certain dans notre monde contemporain, il faut évidemment réinterroger ces parallèles. Quelle serait aujourd'hui cette société dans laquelle évolue la jeune Elisabeth ? Comment se présentent les rapports humains, les solitudes, le paternalisme ambiant, l'administration et la machine bureaucratique du 21^{ème} siècle ? Ce sont ces questions qui guideront le travail. Il s'agira davantage d'être fidèle à l'esprit du texte de Horvath qu'à sa lettre.

¹ KANT, Immanuel. « Qu'est-ce que les Lumières ? » in *Vers la paix perpétuelle*, trad. Françoise Proust et Jean-François Poirier, Paris : Flammarion, 2006.

² WEBER, Max, *L'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris: Flammarion, 1999.